

Andrea Zanzotto

Derrière le paysage (1951), le premier recueil de Zanzotto, procède de la mouvance hermétiste. On y décèle une influence des surréalistes mais également celle des traditions italiennes, de Virgile à Pétrarque. Le paysage intérieur du poète prend le paysage de Vénétie pour matériau poétique et miroir intérieur. Dès *Vocatif* (1957), une fêlure ironique entame l'organisation des images poétiques. L'envolée vers le sublime est entravée par l'intrusion de la réalité. Dans ce recueil, le poète pose les grandes figures stylistiques qui annoncent l'ensemble de son œuvre : *le très riche nihil, le bleu et le fuisse. IX églogues* (1962), le recueil qui fait suite, explore la rupture du signifié d'avec le signifiant. Une théâtralisation du texte, une défiance du mot et la recherche d'une forme nouvelle frappent le lecteur. Mais c'est *La Beauté* (1968, Maurice Nadeau, 2000) qui constitue le premier point d'aboutissement d'un renouvellement ardemment quêté. Recourant à l'occasion au babil enfantin, le poème mime la fraîcheur d'une parole en train de se faire. Le poème brasse une grande variété de registres. Il greffe sans plus de façons le silence de tradition hölderlinienne et le babil. Entre dit et non-dit, leur entrelacement s'avère particulièrement fécond. *Pâques* (1983, et 1999 traduction française *Nous*) prolonge cette veine. Le centre du recueil est occupé par la revisitation d'une forme ancienne. Mais ce retour apparent vers le passé constitue une avancée. Avec *La Veillée* (1986, Comp'Act, 1995), Zanzotto explore les possibilités du dialecte (1976). Son usage de la langue maternelle de nombreux Italiens de sa génération est loin d'être muséal. Il innove encore en mêlant en fait plusieurs dialectes vénitiens et différents niveaux stylistiques de ces parlers rehaussés de vers qui cultivent le non-sens. Dans sa trilogie : *Le Galaté au bois* (1978), *Phosphènes* (1983), *Idiome* (1986) (cf. *Du paysage à l'idiome*, Maurice Nadeau, 1994), le poète réalise la synthèse des trois grandes traditions poétiques italiennes – dantesque, pétrarquiste et dialectale – elles-mêmes greffées à la tradition du nouveau. L'inclusion d'éléments visuels vise à une poésie totale. L'opération est révolutionnaire. Zanzotto revient ensuite à un style minimaliste avec *Météo* (1996, Maurice Nadeau, 2002). *Surimpressions* (2001) pose d'incertains fragments mis en tension avec une revisitation de thèmes leopardiens. Une mobilité stylistique incessante distingue en effet cette œuvre depuis *IX églogues*. Zanzotto est également l'auteur d'un recueil de nouvelles d'un style original souvent campées à l'orée du fantastique : *Au-delà de la brûlante chaleur* (Maurice Nadeau, 1997). C'est aussi l'un des grands critiques de son temps. Il a collaboré en tant que dialoguiste à plusieurs films de Federico Fellini : *Le Casanova de Fellini, La cité des femmes, E la nave va* et projetait peu avant la disparition de Pasolini de participer au scénario d'un *Saint Paul*.

Bibliographie critique en français : *Vocativo*, revue franco-italienne, n°1, Arcane 17 éditeur, Saint Nazaire, 1986 ; Gilles Quinsat : *Écrits en marge*, Champ Vallon, 1987 ; revue *Hi.e.ms*, numéro 8-9 spécial *Andrea Zanzotto*, hiver 2002-2003.

(En contrebas, le long de la petite route, dans le ravin au vif courant)

MAISON PÉRILLEUSE

Cousue et recousue avec des tirants
omnidirectionnels et des dents-cales
de fer bois, mais surtout
mère d'une fenêtre vide changeante,
mais affamée de néant
et faite de substance pure tournée vers le dehors –
Ah maison, d'esprit si délicat et si rude à la fois
jalouse de tes vastes restes de crépi
réjouis et ruisselants d'inscriptions dépassées

(le premier Vasco Rossi¹) (messages érotiques avec nom et prénom et les plus récents avec le K² des gamins),
toi, temps superposés et reliés justement
par tout ce qu'on peut imaginer en fait d'instruments
intimes de la race des tiges fortes comme des broches
et surtout par la volupté et la volonté d'habiter là,
de se sentir, en y habitant, co-désirants ravaudages
liés, sans aucun doute, à l'éternel

MAISON vacille en avant
ou vacille en arrière ou de tous côtés et de tes toits et décourage
ceux qui pensent que tu ne peux vaciller davantage
invente des croisements des calages, des enchâssements
de ces matières que le temps enivra, désorienta dans ses variations
fit presque évanouir-s'évanouir,
logea, déménagea en rien et en tout,
consolida jusqu'à leur offrir une joie terrible ou leur faire endurer le deuil.

Maintenant, tu es superbe avec ta PLAQUE, fixée en ce point
qui ne pourrait sembler plus adéquat,
pour te consacrer comme MAISON PÉRILLEUSE
aux yeux du passant
qui te connaît bien comme type d'infini
ou qui ne te connaît pas, et qui n'a jamais su, certes, comment tu étais,
comment tu t'inventais au début de ton péril
ou, il y plus longtemps encore, lorsque tu étais habitée
par la famille, par définition, la plus dévastée
du village : mais dont les membres recevaient
tous les matins leur bénédiction de lait ;
et de qui ? de l'institutrice Marini :
elle apportait un beau pot de fer plein à ras bord
du blanc repas, appétissant parce que c'était peut-être le seul.
Elle n'avait que ses très maigres revenus d'institutrice, l'institutrice
et ça jasant aussi
parce que parfois elle allait danser,
et qu'elle tirait sur un long fume-cigarette
et qu'elle n'était pas très souriante : don
superbe à la mémoire maintenant que la famille assistée est disparue,
que les tics de bienfaisance sont disparus.

Bah, bah, bah, comme on vacille de manière grandiose
et pourtant très humblement
avec toi, MAISON chérie, avec ton passé absent
et avec ton futur au contraire
garanti par tous ces engins, grappins, traversins.

1. Célèbre chanteur de rock italien (N.d.T.).

2. K : en Italie, sur les graffiti en lieu et place de la lettre c en signe de dérision, d'ironie (N.d.T.).

Mais aussi par ce trou de fenêtre qui
d'une certaine façon règne géométriquement –
tel l'œil absent d'une mégère bienveillante ?

Quel autre ALTAVISTA d'architecte
quel magicien des couleurs vertes et des pas mûres,
des matériaux et de leur puissance
aurait su mieux saisir les secrets qui depuis le fond de tout fond
inspirants s'insinuent ? Mais en est-il de ces
architectes pour unir
l'éternelle permanence (du monde présent) au péril
nécessaire à son tremblement
du -sine fine- vivoter ?

YAHOO¹

(inédit)

(Giù, lungo la stradella nella forra con viva corrente).

CASA PERICOLANTE
cucita e ricucita con tiranti
onnidirezionali e con denti-zeppe
di ferrolegno, ma soprattutto
madre di una mutante finestra vuota,
ma affamata del nulla
e fatta di sostanza pura rivolta al fuori –
Ah casa, gentilissima e dura d'animo a un tempo
gelosa dei tuoi resti ampi d'intonaco
grondanti e gaudenti di scritte obsolete
(il primo Vasco Rossi) (erotici richiami con
nome e cognome e i più recenti col K dei ragazzini)
tu, tempi sovrapposti e collegati appunto
da quanto si possa immaginare di mezzi
intimi della razza degli stecchi forti come spiedi
e soprattutto da voluttà e volontà di abitar là
di sentirsi, abitando, co-desideranti rammendi
connessi non v'è dubbio, all'eterno
CASA, pericola in avanti
o indietro o da tutti i lati e tetti e scoraggia
chi pensa tu non possa ulteriormente pericolare
inventa incroci calettature, incastronerie di
materie che il tempo diversamente inebriò, disorientò,
fece quasi svenire-svanire
ubicò, traslocò in niente e in tutto
rassodò fino a farli terribilmente gioire
o soffrir lutto.

Ora, superba sei anche di LAPIDE, fissata nel punto
che non può non apparire il più giusto
e ti consacra come CASA PERICOLANTE
agli occhi del passante
che ben ti conosce come tipo d'infinito
o non ti conosce, e certo chi non seppe com'eri
come t'inventavi all'inizio del tuo pericolare

1. ALTAVISTA, YAHOO : moteur de recherche et portail internet. (N.d.T.)

o, più avanti, quando eri abitata
dalla famiglia, per definizione, più disastata
del paese : ma che avevano
una benedizione di latte tutti i mattini ;
e da chi? dalla maestra Marini :
lei vi portava un bel vaso di latta colmo
del bianco, appetitoso perché forse unico, cibo
Aveva solo le magrissime entrate da maestra [la maestra
ed era anche chiacchierata
perché qualche volta andava a ballare
e fumava da un lungo bocchino
e non era granché sorridente : ora è dono
stupendo alla memoria, scomparsa la famiglia
sussidiata, scomparsi i tic beneficenti.

Mah mah mah, come si pericola grandiosamente
eppure umilissimamente
con te, amata CASA, col tuo passato assente
col tuo futuro invece
garantito da tutti quegli zampini, rampini, spiedini.
Ma anche dal buco della finestra che
in qualche modo geometricamente impera –
quale occhio mancato di benigna megera ?

Qual mai ALTAVISTA d'architetto
e mago di colori crudi e cotti
dei materiali, e della lor potenza
avrebbe meglio colto i segreti che dal fondo di ogni fondo
ispirando s'insinuano ? Ma esistono mai simili
architetti a sposare
l'eterno stare (del presente mondo) col pericolare
che gli è necessario al tremito
del - sine fine – vivacchiare ?

YAHOO

La cabine

De plus, forte, comme pour fonder une ville avec ses commodités,
et suréquipée, regarde un peu, voici que se dresse,
à bonne distance,
une ample cabine pour besoins corporels,
non moins périlleuse,
et, cependant, elle, une vraie Dame
avec son énorme chapeau-bosquet de broussailles sur le toit
elle, oui, sacrément culottée, à porte toujours grande ouverte,
elle, oui, image de paix
et de soulagement et d'équilibre parfait :
clef, carte magnétique,
lubrifiant, câble, goupille d'écrou, et qui sait quoi encore –
garantie industrielle, dans son péril
pour tout le village destiné à manger et à expulser
une féconde supplémentaire : complétant le tout
comme une élégante synecdoque
du meccano que nous appelons monde ...

(inédit)

La cabina

In più, forte, come per fondare una città coi suoi comodi
e superdotata, guarda mo', ecco ad ergersi
a saggia distanza dalla casa pericolante
ampia cabina per uso corporale,
altrettanto pericolante,
e, pur ella, una signora vera
con un enorme cappello-boschetto di vari piantami sul tetto
quella sì, ben spudorata, a porta sempre spalancata.
quella sì riferimento a pace
e beneficio, ed equilibrio perfetto :
chiave, scheda magnetica,
lucido, bozza, coppiglia, e quant'altro mai –
garante operosa, nel suo pericolare
per tutto il paese vocato a mangiare e ad espellere
un fecondo di più : completando il tutto
quale elegante sineddoche del meccano che mondo chiamiamo...

Elle est là, Véronique ?

(sur des motifs empruntés à Adriano Celentano¹)

Tristes ces années où l'amour
dut se maquiller d'affection
pour ne pas sembler sexually incorrect –
même si par violence d'affection nombreux sont ceux qui périssent.
Mais autres désormais les mots
qui harcèlent, et difficiles à inventer
dans la langue italienne qui chaque jour disparaît
et instables sous les sifflets d'un public
où trône thanatos : mais voilà ce qui sauve :
tout est possible adossé au rien.

Naît ainsi un picotement de fleur de love,
heureux mouvement des lèvres, baiser
que chacun lit comme le cœur l'innove ;
une foi terrible naît – ou changeante comme l'aile
palpitante du papillon, qui plus tard ou plus loin
qui sait ? pourrait devenir ouragan.

Mais au lieu de la gloire,
qui au-dessus du commun des mortels
enflammait hier les poètes de morgue
et leur promettait une place aux annales futures
aux belles dames des temps jadis,
demeure une iridescence vague
mais que l'humilité contente
pour qui encore de nos jours s'en remet à ce nom.

1. Célèbre chanteur de variété italien (N.d.T.).

Vraie imago, Véronique toi qui es
ta seule liberté,
ta légèreté que tu ne dois à personne,
viens près de moi, pour ce qui te plaira,
au moins avec une carte en plastique
pour une téléphonie stochastique,
qui durera
dit-on, à coup sûr, mille ans,
et puis jette-la, sans remords, dans la décharge :
telle est notre éternité,
la seule réservée
– rien n'est plus juste – à une espèce
« sauvage et enchantée »
hors de tout calendrier et hors de toute date ;
Véronique, mon unique
mon irremplaçable cannabinoïde,
irréalité la plus pure
qui change en couleurs et ferveurs
les horizons vides et en ors les heures grises,
ma Muse (même si le mot s'est usé).

(inédit)

Veronica, c'è?
(su motivi celentani)

Tristi questi anni in cui l'amore
dovè truccarsi da affetto
per non apparire sexualmente scorretto –
anche se per violenza d'affetto assai si peri.
Ma altre sono ormai le parole
che incalzano, difficili da inventare
e nella lingua italica che ogni giorno dispare
e instabili per i fischi di una platea
in cui thanatos siede : ma da questo redente :
tutto è possibile a ridosso del niente.

E nasce un vellicchio di fior di love
moto felice delle labbra, bacio
che ognuno legge come il cor lo muove ;
nasce una fede terribile – o volubile come ala
di facile farfalla, che più tardi o lontano
chi sa ? potrebbe farsi uragano.

Ma al posto della gloria
che sopra i comuni mortali
Ieri fece i poeti arder di boria
e promettere spazi entro i futuri annali
aux belles dames des temps jadis,
resta un'iridescenza vaga
ma che l'umiltà appaga
di chi ancora s'affida a quel nome oggidi.

Vera imago, Veronica che sei
unicamente la tua libertà

la tua levità che non devi a nessuno,
 vienmi vicina, per quel che ti parrà,
 almeno con una scheda di plastica
 per telefonia stocastica
 che mille anni
 sicuramente, dicono, durerà
 e poi buttala, senza pentimento, in discarica :
 questa è la nostra eternità,
 la sola riservata
 – correttissimamente – ad una specie
 « selvatica e incantata »
 fuor d'ogni calendario, d'ogni data ;
 Veronica mio solo
 né surrogabile cannabinolo,
 irrealità purissima
 che muta in colori e fervori
 vuoti orizzonti ed in ori i grigiori,
 mia Musa (anche se dirlo più non s'usa).

Moisissures

- L'éternel tremblement des feuilles
- Arrêtez un instant !
- Ça suffit
- Dérive au point
- Dérive au point
- Avec tant de nébuleuse verte
 flamboyante
 en vain,
 vertige d'éveils
 des fissures du ciment
- Conduite continue en hypnose
 que stimulent des yeux-doigts étouffants
- Étouffe – c'est l'heure – allez, cesse
 de feindre d'attendre en spasmes
- Nous t'accordons des brevets et des licences
 de haute séduction –, mais ça suffit
- Destins sequins, pinocchios grand éclos¹,
 torsions de déjà-vu, mais ça suffit
- Petite moisissure de la planète ou pain des bois
 râpé avec munition ou affliction
 d'un logos qu'on ne trouve plus qu'en location.
- Et je t'y reprends avec ton éternel tremblement des feuilles
- « Gris tombe le soir ; qu'il se confonde
 avec le bruit du four à micro-ondes. »

(inédit)

1. Double jeu de mots du poète : sur le signifié, puisqu'il réactive le nom du personnage Pinocchio en y faisant entendre le mot « *occhio* » du vers 11 (« *dita-occhi* » : les yeux-doigts des mousses) ; sur le signifiant, puisque le poète offre la rime interne *occhi* (yeux) / *sbocchi* (efflorescences). (N.d.T.)

Muffe

- L'eterno tremolio delle foglie
- Sostate un attimo !
- Basta così
- Deriva al punto
- Con tanta nebulosa verde
fiammellante
invano,
vertigine di risvegli
da fessure nel cemento
- Continua induzione in ipnosi
da soffocanti dita-occhi stimolata
- Soffoca – è ora – su, cessa
di fingere d'attendere in spasimi
- Ti concediamo brevetti e licenze
d'alta seduzione – ma basta
- Destini zecchini, pinocchi, sbocchi,
torsioni di déjà-vu, ma basta
- Muffetta del pianeta o grattugiato
pan di legno munito o afflitto
da un logos comunque in affitto.
- E dagli con l'eterno tremolio delle foglie
- « Grigia scende la sera e si confonde
col rumore del forno a microonde ».

VERS LES PALUDS, ou Val Bone, menacés de disparition

I

« Ce sont des lieux froids, vierges, qui
éloignent
la main de l'homme » – dit un homme

triste ; et pourtant il est absorbé, inscrit en eux.
Enchevêtrement d'eaux et de désirs
d'arborescences pures,
domino de mystères
tombants l'un après l'autre en eux-mêmes
attirés dans la touffeur du finir
sans fin, aventures sans fin.

II

Exercices de prononciation pour toutes sortes
de verts, rêves
d'eaux bien encerclées encerclantes
avec hauteurs d'inflorescences
légères presque au point de l'invisible -
verts concentrés sur des connaissances

impossibles, aérées
par les radiances rayonnantes de l'été.

III

Miroirs du Léthé
ici reposant en eux-mêmes
entre mille frères et sœurs,
miroirs du vert
attentifs à leur accueil
jusqu'à se défaire en étincelles,
à croître en cercles d'arborescences
par touches
de vents,
d'yeux inquiets.

- Pan,
où es-tu ?
- Oui.

IV

Foudre et fumée, plus que palustre
vert,
eau dans le vert, presque frigide,
fais que je t'interroge
plusieurs fois,
car dans ton silence une joie vagabonde.

« Vers les paluds » *par d'autres chemins*

Dans les enceintes les mieux cachées de l'eau, la branche,
la vraie branche arrive en se tendant,
toujours plus verte de sa non-arrivée

*

Protège de la suave astuce des sarments
Ecarte de ton souffle l'ordre dense des blés,
de leurs très vertes épées
où se taille et s'entaille l'été

*

Vous omniprésences molles
et foule de surprises
et vos conversations si serrées –
ententes toujours croissantes

*

Mosaïques de lumières mirées miroitées,
soustractions de lumières débordées,
eaux démultipliées
par les prés et enchantements encerclés

*

Ardus cheminements du vert
au fil d'inexistences infinies –
un dernier rayon les poursuit

Paluds : qu'on appelle également Val Bone. Il s'agit de régions marécageuses qui ont été « structurées » dès le Moyen Âge sous différentes formes, tout particulièrement par les moines cisterciens, et transformées en vastes prés en damiers entourés d'eaux courantes et de plantations d'arbres de différentes espèces conservées avec reconnaissance à travers les siècles. De nos jours, l'expansion des établissements industriels ou de l'urbanisation ainsi que la nécessité de développer un réseau routier, désormais thrombotique, surtout en Vénétie, auquel se surajoute une agriculture aveugle et envahissante, menacent de faire disparaître totalement ces véritables chefs-d'œuvre de « land art », qui étaient également économiquement utiles pour leurs prés de fauchage, leurs eaux poissonneuses, etc.

Léthé : le fleuve de l'oubli.

Pan : Pan est donné pour mort depuis des temps très reculés (Cf. Plutarque). Et pourtant...

(*Sovrimpressioni*)

LIGONÀS ¹

I

Cette splendeur intime
d'un « il était une fois » et qui
depuis des années éboulées reste séparée de moi
.....
Stillations en collines, ruelles et jardins
et là aussi dans le mystère qui s'épaissit aux Paluds
qu'on entrevoit des hublots de Ligonàs –
et c'est tout, calice regorgeant de nivale douceur,
de nivale attitude pour aplanir, guérir,
est-en-soi-et-pour-soi de neige envolée, de soleils envolés –
Soleil qu'intimident les gels, mais suppliantes presque,
des trêves de quelques heures au moins, allez !

1. Grande maison-auberge située en pleine campagne. Le toponyme, d'origine incertaine, figurait sur la façade. Disparue au fil du temps, elle est maintenant été restaurée.

heures pourtant d'un air toujours si pur, ah !
et neige attendue, mais juste touche après touche,
tacts, contacts, fêtes, guet-apens apaisés –
survivant à peine
mais bien décidée à tout
endurer pour exister ici et refigurer, adapter,
le vert et les poussières et les voix d'autres raisons...
Et chaque soleil et chaque neige, chaque point de soleil ou de neige
va relier en béatitude les extrêmes de feu-lumière et
de gel nié-niant, les relie d'un seul doigt
et puis par des doigts par des souffles et des souffles, des baisers et des baisers
encore

Et même les puissances les plus adverses dans le destin commun
se font caresses et noces et titillations illimitées,
font couronne de joie – deuil-dieux :
ici le précipice de 1929, de 54, de 63, mégahivers
et autres précipices de neige-soleil d'hivers-suprêmes
se comblent, se retrouvent en seconde file ;
et les enfants sur leurs luges
se laissent aller justement de précipice en précipice
depuis des précipices hauts comme trois doigts ou hauts de trois millénaires
et tout avec eux est enfant en tintement, indemnes
parmi de minuscules gloires-ombres dès le début de l'après-midi...

Des oublis enchantés tentent déjà et retentent,
de magiques températures en dessous de zéro
des dizaines de températures en dessous de zéro, terribles et pourtant
doucement riantes, moqueuses jusqu'à l'indigo et au turquin
et préparent les nuits escarpées, de bivouacs hérissées, nuits
qui se passent le mot champ après champ, années après années.

(Sovrimpressioni)

Soirs du jour de fête¹

(C'est un pur lieu littéraire autosuffisant,
c'est une pureté qui ne demande aucun aval,
c'est un aval pour un acmé de la requête même
C'est dieux/en avènement/en fuite/ en fausse route
en éternel retour au nid)

Tous les dieux du 31 janvier
se sont ici un instant amassés

¹ Ce poème, comme le soulignent les premiers vers, fait référence au « Soir du jour de fête » de Giacomo Leopardi, célèbre idylle d'une seule strophe d'hendécasyllabes blancs, composée par le poète à Recanati, probablement en 1820. [N.d.T.]

ici dans les dernières
lumières, traînées, forces du 31 janvier –
les dieux et ce qui est hostile aux dieux
Nous non-dieux nous nous plions aux découpes
de ces diktats de ces lois de ces armées
de beautés d'une candeur invinciblement
par elles-mêmes étonnées
d'elles-mêmes distraites
tirant des dons d'inénarrable à la narration
toute leur nouvelle
odeur douleur et vouloir de soir-fête

À tous les dieux du 31 janvier de ce 31 :

Etends un geste unanime
inséparable d'eux,

départs/écarts/fronts
prises de position sur les monts
pour une éternité qui en appelle
aux chocs et aux écarts, poids pur, envie
lustre et violence du 31 janvier

De l'apex du 31 de ce mois de janvier, fête-soir
je me laisse vendre, déchirer, distribuer
je me laisse, glorieux, rusé, renaître
je me laisse singulièrement, aveuglement, autrement,
dévier, repenser, retraiter

TOUT S'OUVRE AU MASSACRE de lumières-luttes
des roches de glace pure se lancent, d'elles-mêmes exaltées :
partout, sans abri, sans stase-trêve
très douce très dure volupté épiphanique
qui nous rend marginaux – cours, cours – et qui est marge déjà
avec nous marginaux non magnanimes sujets dysthymiques,
mais peut-être, un peu,
soufflés en nivales enfilades de destins

31 janvier : dernier des « jours de la merlette » et apex de l'hiver.

2

31-1 : soir qui n'est soir de rien,
il n'y a rien, dans son tout, qui s'appelle soir.
Soir qui descend de lui-même comme
très pure immémoriale autochtonie du gel.

Soir qui est fête de traits singularisants
hapax singularités ici impliquées

linguiste Oli), dans le contexte de « l'invasion » anglo-saxonne est l'apparition simultanée de nombreux-poèmes « monstres » dont il est difficile de comprendre la portée, mais qui ne sont pas négligeables pour autant. Il suffit de rappeler l'immense poème d'Augusto Blotto¹, déjà connu dans les années soixante et qui ne cesse de se développer. Son dernier état vient d'être publié avec une préface de Stefano Agosti. Une telle entreprise semble vouée au « primat absolu de la longueur » et dépasse de loin les dix-huit mille vers du *Cicerone* de Passeroni². Et puis, pour signaler la décomposition – ou la démultiplication de l'idée même de poésie dans une gigantesque projection multimédiatique (livre + K7, etc.), il suffit de penser à Nicola Bagnoli et à son *Trentatré giri* (*Trente-trois tours*) stéréo, disque et opéra pop-rock qui se projette à travers toutes les possibilités, par tous les moyens et sous toutes les formes au moins de manière indicative. Il est aujourd'hui trop tôt pour porter un jugement. Mais des œuvres « énormes » d'un passé récent attendent leurs publications intégrales ou leurs republications. *Qui vivra verra*.

Pour ma part, désormais accablé de sérieux troubles, j'écris encore quelques vers, un peu comme si j'obéissais à un réflexe conditionné. Mais après tout j'exagère. Il suffit de peu de chose pour faire revivre un instant les fantômes fascinants du passé, aujourd'hui *démodés*³ peut-être, et quelques « surimpressions » viennent s'ajouter à celles que j'ai déjà publiées...

1. Cf. Augusto Blotto : *La vivente uniformità dell'animale*, préfacé par Stefano Agosti, Lecce, Manni, 2004 (N.d.T.).

2. Passeroni (Gian Carlo, Condamine di Lantosca (Nice 1713 – Milan 1803) : ami de Parini et membre de l'Accademia dei Trasformati. Il a donné des *Rime giocose, satiriche e morali* (1776), des *Favole esopiane* (1779). Mais il est surtout passé à la postérité pour son poème en octaves de cent chants intitulé *Cicerone* (N.d.T.).

3. En français dans le texte (N.d.T.).